

Études littéraires africaines

Recueillir les épopées en Afrique de l'Ouest : entretien avec Christiane Seydou



Numéro 55, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1106473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1106473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2023). Recueillir les épopées en Afrique de l'Ouest : entretien avec Christiane Seydou. *Études littéraires africaines*, (55), 159–167.
<https://doi.org/10.7202/1106473ar>

RECUEILLIR LES ÉPOPÉES EN AFRIQUE DE L'OUEST : ENTRETIEN AVEC CHRISTIANE SEYDOU

Il y a trois ans, le volume emblématique de Christiane Seydou, *Silâ-maka et Poullôri*¹, était publié en hongrois par Szilárd Biernaczky chez Mundus Novus Könyvek, la petite maison d'édition que celui-ci dirige, avec le soutien du programme Kosztolányi de l'Institut français de Budapest². Outre le texte de l'épopée et une introduction par Szilárd Biernaczky, le volume contient, toujours en hongrois, une postface intitulée « Christiane Seydou et le héros africain » (p. 179-207), la célèbre étude de Christiane Seydou : « Réflexions sur les structures narratives du texte épique : l'exemple des épopées peule et bambara »³ (p. 206-219) et la liste des ouvrages de Christiane Seydou (p. 224-231).

Lors de la parution du volume, l'Institut français de Budapest prévoyait une présentation officielle du livre à son siège de Buda ; malheureusement, l'épidémie de COVID-19 a empêché la réalisation de ce beau plan. Comme nous espérions encore organiser une présentation ultérieure, nous avons préparé l'événement avec quelques présentations et une conversation. Les questions en vue de la discussion ont également été préparées, auxquelles Christiane Seydou a finalement répondu par écrit en 2022. Nous publions ici un entretien reconstitué à partir de cette correspondance. Selon nous, même pour ceux qui connaissent déjà son travail, ces échanges apportent de nouvelles perspectives sur la vie et les activités de cette chercheuse dont le rayonnement est international.

Szilárd BIERNACZKY⁴

¹ SEYDOU (Christiane), éd., *Silâ-maka et Poullôri : récit épique peul raconté par Tinguidji*. Paris : Armand Colin, coll. Classiques africains, n°13, [1972], 227 p., [3] p. de pl., ill., carte, avec 3 CD audio.

² TINGUIDJI (B.), SEYDOU (Ch.), éd., *Szilamaka és Pullori : fulani eposz*. Ford. a francia változatból Biernaczky János, Kun Tibor és Biernaczky Szilárd. Budapest : Érd Mundus Novus Könyvek, coll. Hagymányos kultúrák a modern Afrikában, 28, 2020, 231 p., ill.

³ Dans : *L'Homme : revue française d'anthropologie*, t. 23, n°3, 1983, p. 41-54 ; en ligne : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1983_num_23_3_368414

⁴ Prof. Dr. Szilárd Biernaczky (1944), professeur agrégé retraité (Université Eötvös Loránd, Budapest / Université réformée Károli Gáspár, Budapest), doyen de la recherche africaniste en Hongrie, chercheur en littérature, musique et ethnographie / ethnologie, poète, compositeur, traducteur, éditeur de livres ; bierszilard@gmail.com

S.B. : *Les épopées ou poèmes héroïques qui ont vu le jour au cours des dernières 50 ou 60 années peuvent être considérées, me semble-t-il, comme la septième merveille du monde. La bibliographie que j'ai pu rassembler comporte aujourd'hui plus de 7 000 références. Au cours de mes recherches, j'ai pu connaître très tôt votre travail, d'une valeur exceptionnelle, et, dans les limites de mes possibilités, j'essayais de suivre votre activité. Chère Madame Seydou, vous m'avez envoyé une version un peu trop concise de votre biographie ; elle ne m'a pas permis d'établir comment vous avez fait connaissance avec les traditions orales africaines, et comment vous en êtes devenue une spécialiste de renommée mondiale, vous qui les avez notées, publiées, décryptées et expliquées.*

Ch.S. : En fait, mes études universitaires me destinaient à enseigner le français, le latin et le grec ; après avoir passé l'agrégation de grammaire, j'ai donc été nommée en 1958 au lycée Jeanne d'Arc, de Rouen, où j'ai exercé durant trois ans. Mais voilà que, à la déclaration d'indépendance du Niger, mon mari, qui préparait encore l'agrégation de philosophie à Paris, s'est trouvé nommé ambassadeur de son pays pour la France (et plusieurs autres pays d'Europe). J'ai demandé alors à être mise en disponibilité pour pouvoir rejoindre Paris où j'ai décidé d'apprendre deux des langues de son pays – le peul puis le haoussa – qui se trouvaient enseignées dans ce qu'on appelait alors Les Langues'O et qui se nomme actuellement l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales). Une fois le diplôme de peul obtenu, j'ai présenté ma demande de recrutement au CNRS où j'ai été admise à ma première candidature en 1965. En même temps, j'ai complété mes connaissances en linguistique africaine avec un diplôme de haoussa. Cependant, très attirée par la langue peule et ce que j'avais pu lire de cette littérature et de cette culture, je me suis réorientée définitivement vers ce domaine. Et, devant préparer une thèse de troisième cycle, je me suis procuré trois enregistrements du griot nigérien Tinguidji, effectués sur place, à ma demande, mais par d'autres que moi ; c'est ce qui a donné ce livre : *Silâmaka et Poullôri*.

S.B. : *Vous avez donc été à l'origine de cette magnifique entreprise, et si les trois variantes de Tinguidji ont été enregistrées par d'autres, vous vous êtes chargée ensuite de la difficile tâche et de la responsabilité de la notation, de la traduction et de l'interprétation. Vous avez aussi procédé, entre 1970 et 1980, à des travaux de collecte élargis au Macina, dans ce coin du Mali qui est indubitablement d'une très grande importance du point de vue historique. Voulez-vous nous faire le plaisir d'évoquer quelques événements dignes d'attention que vous y avez vécus lors de vos travaux sur le terrain ?*

Ch.S. : Ce n'est pas moi qui ai procédé directement aux enregistrements, car j'avais déjà un enregistrement que mon mari avait rapporté du Niger. Je voulais l'utiliser pour ma thèse de troisième cycle, mais je savais bien

que, pour toute étude relevant de l'oralité, il était impératif de disposer de plusieurs versions ; j'ai donc cherché à me procurer d'autres enregistrements auprès d'amis ou de relations qui étaient sur place.

J'avais bien effectué une première mission en 1968, au Niger mais, n'ayant pu me déplacer en dehors de la capitale, je n'y avais recueilli que des contes et quelques poèmes religieux. Par la suite, c'est au Mali que j'ai séjourné, dans le Macina que j'avais choisi comme terrain de recherche en raison de sa richesse littéraire : c'est en effet la région considérée comme le *wuddu pulaaku*, c'est-à-dire le nombril de la culture peule, et aussi parce que, au Mali, à la différence du Niger, je ne serais qu'une chercheuse, une inconnue, ce qui me garantirait plus de neutralité dans les relations.

De 1970 à 1980, j'y ai ainsi effectué plusieurs missions de deux mois, durant lesquelles, grâce à un accompagnateur particulièrement efficace, j'ai pu collecter épopées, chants, contes, poèmes pastoraux, poèmes religieux et poèmes profanes, textes dont j'ai publié la quasi totalité (en une dizaine d'ouvrages), en édition bilingue pour la plupart.

Pour ce qui est des événements historiques marquants, je n'en ai pas vécu, les premières décennies de l'indépendance ayant été assez calmes ; de plus, je ne passais à la capitale que le temps de me procurer les papiers nécessaires ; mon collaborateur et moi, nous partions tout de suite en brousse où se trouvaient les authentiques dépositaires de la culture littéraire ; mes terrains de recherche étant extrêmement éloignés des villes principales, et les remous politiques éventuels n'y ayant que fort peu d'écho, les événements qui m'ont marquée ne se situent que dans le cadre de mes expériences personnelles, dans le domaine qui était le mien.

En revanche, comme événement marquant, je peux vous conter une anecdote qui a été très significative à mes yeux, et très instructive. Chez un marabout qui dirigeait une petite *zaouia*, dans la banlieue de Mopti, j'ai enregistré, chanté par ses talibés, tout le répertoire poétique d'un poète du XIX^e siècle dont il perpétuait la mémoire. Comme il en possédait une transcription en caractères arabes *ajamiyya*, je lui ai emprunté ce manuscrit pour vérifier la transcription que j'avais faite des textes chantés. Cette comparaison m'a permis de relever quelques variantes ; toutefois, comme cette poésie – de même que la poésie arabe, latine ou grecque – est scandée selon des normes métriques très contraignantes, j'ai pu constater aisément quelles étaient les bonnes variantes : celles qui respectaient la métrique ; or c'étaient toujours les variantes figurant dans le texte chanté, dont la métrique s'avérait exacte. Ainsi se trouvait infirmé notre adage de vieux lettrés : *verba volant, scripta manent*. Il nous fallait en ce cas l'inverser car, ici, rythme et chant favorisaient la mémorisation, tandis que les copies successives des manuscrits entraînaient des erreurs, des coquilles, etc. Cela a été pour moi une grande leçon !

S.B. : *D'après mes lectures, je crois savoir que le griot Tinguidji pouvait réciter au moins dix épopées, non seulement en langue peule, mais aussi en songhaï et même aussi dans sa langue maternelle, le gourmantché. Surtout, je me souviens d'une information selon laquelle il a chanté aussi l'histoire dramatique du chef gourmantché Labidiédo, héros national et compagnon qui combattait lui aussi pour la liberté. Ne serait-il pas possible de la sauver et de la publier ? Cela concerne bien sûr aussi d'autres textes, y compris vos autres conférences dont des versions écrites se trouvent dans les archives de la Radio malienne ?*

Ch.S. : Je n'ai malheureusement jamais rencontré en personne Tinguidji. Ses paroles, que je cite souvent dans l'introduction, proviennent d'une conversation enregistrée à l'occasion de l'une de ses performances retenues pour le livre. D'une manière générale, sans doute, il faut sauver toute cette production orale encore vivante en doublant sa diffusion sur les antennes nationales par son archivage systématique ; mais cela ne relève pas de mes compétences.

S.B. : *En dehors de nombreuses études, vous avez publié six importants recueils comportant des épopées et des épisodes d'épopées, mais aussi plusieurs recueils de contes, ainsi qu'une riche anthologie de poésies mystiques peules et encore une autre, de poésies pastorales... La tradition scientifique hongroise est très sensible aux modalités techniques de la collecte, de la transcription et de la publication de toutes ces traditions : l'Institut folklorique hongrois de l'Académie hongroise a ainsi consacré deux volumes de ses annales aux questions relatives au travail sur le terrain. Bien que la préface de votre récent volume nous fasse déjà connaître beaucoup d'éléments, pourriez-vous résumer les principales leçons que vous avez tirées de vos expériences en matière de collecte en vue de la publication dans un ouvrage imprimé ?*

Ch.S. : Premier point : les conditions de la collecte. À éviter absolument : la convocation des informateurs (c'est une des raisons qui m'ont fait renoncer à un terrain au Niger, car, par respect, on convoquait les informateurs pour qu'ils viennent travailler pour moi, là où je me trouvais). Au contraire, je pense qu'il faut faire tout son possible pour se fondre dans la population, aller à la rencontre des gens et adopter leur genre de vie. Ainsi, voulant préserver l'authenticité de cette expérience et la vivre en situation réelle, j'ai tout fait pour me fondre dans l'environnement et vivre en symbiose avec les gens, en devenant en quelque sorte leur hôte (en leur apportant les cadeaux habituels : sucre, thé, savonnettes), intégrée dans leur vie familiale (en participant à leurs dépenses, bien sûr...). Peut-être cela m'a-t-il été facilité parce que j'étais une femme et aussi parce que je connaissais leur langue. Il faut dire que j'ai été surtout favorisée par la chance d'avoir un accompagnateur (ce qui, à l'époque, était imposé à tout chercheur étranger), Almâmi Maliki Yattara, qui ne connaissait pas la transcription du peul en caractères latins et qui, grand lettré en arabe, ne pratiquait pas très bien la langue française (pourtant, à force d'accompagner les cher-

cheurs français sur le terrain, il avait, à la fin de sa vie, acquis à leur contact un vocabulaire plutôt savant ; mais surtout, pour compenser son ignorance de la langue, il avait un art particulier pour inventer des mots qu'il construisait selon des règles linguistiques très logiques – par exemple, sur le mot « ciseau », il avait construit un verbe *cisonner* pour dire « couper » –, ce qui lui permettait de se faire comprendre aisément et cela dans un style pittoresque). Il me fut toujours d'un grand secours car, d'une part, il connaissait bien le terrain pour l'avoir déjà exploré pour Amadou Hampaté Bâ et lui avoir apporté la documentation qu'il lui avait demandée ; d'autre part, lettré en arabe, il avait été professeur de médersa et avait, de ce fait, d'anciens élèves dispersés dans tout le pays ; si bien que, partout où on arrivait, on trouvait toujours très rapidement quelqu'un qu'il connaissait. Cela nous facilitait l'hébergement chez l'habitant, l'obtention de renseignements sur la présence de griots ou de poètes dans les parages, etc., ce qui était un gain de temps inestimable et favorisait une insertion immédiate dans l'environnement social et culturel habituel, comme le soir, lors de veillées avec conteuses et conteurs, griots ou poètes, dans la famille qui nous hébergeait, dans des conditions normales.

Autre exemple, moins aisé, celui de la collecte des poèmes pastoraux : il s'agit de poèmes que les jeunes bergers composent pendant leur solitude au milieu de leurs bêtes durant les mois de transhumance, pour les déclamer, lors des fêtes de retour de transhumance, en faisant défiler leurs troupeaux devant la foule des habitants rassemblés ; il était donc impossible de les enregistrer en situation réelle dans le vacarme, le déplacement de l'auteur, etc. Nous avons eu la chance de nous trouver dans le hameau où, la veille de la fête où ils devaient se produire, ces bergers s'exerçaient à réciter leur poème pour se rafraîchir la mémoire et se faire la voix : il ne nous restait plus qu'à mettre en route nos mini-cassettes, discrètement. Toutefois, leur vocabulaire – en particulier celui concernant les robes de bovins – m'a posé beaucoup de problèmes quand, de retour en ville, à Mopti, j'ai dû faire une première traduction. Heureusement, un grand troupeau se trouvait dans les parages ; je suis donc allée voir le vieux berger qui s'en occupait et il m'a permis de photographier chaque animal dont il me disait le nom de la robe ; j'ai pu ainsi connaître le sens exact de chacun de ces qualificatifs dont, souvent, même les Peuls citadins interrogés ignoraient le sens précis ! (Pour vous amuser : pendant que je circulais au milieu de son troupeau, une vache, sans doute en manque de sel, s'est mise à me suivre et à me lécher les bras ; et le vieux berger de plaisanter en m'invitant à emmener avec moi en France cette vache qui m'aimait tant !)

Deuxième point : la transcription. Il est indispensable de procéder sur place, le plus rapidement possible à la transcription des enregistrements et à une première traduction ; car, comme je viens de le dire à propos des robes de bovins, on a souvent besoin de renseignements que l'on ne pourrait pas avoir plus tard. Pour la transcription, on a grand intérêt à se faire

aider, sur place, par un locuteur de la langue. Ainsi, j'ai gagné beaucoup de temps du fait que mon accompagnateur pouvait me répéter lentement chaque phrase enregistrée (ce qui m'aurait obligée, si j'avais été seule, à la réécouter plusieurs fois pour bien en saisir le mot à mot). Et, de même, pour la traduction, on peut ainsi avoir des éclaircissements sur le sens d'un mot qui nous échappe.

S.B. : *Dans l'introduction du livre, vous écrivez que les épopées héroïques peules, comme Silamaka, évoquent le monde historico-culturel de l'époque antéislamique. Tout récemment, moi aussi je me suis mis à travailler sur les 60 - 70 variantes partielles ou intégrales de l'épopée de Soundiata afin de savoir dans quelle mesure elles ont conservé le monde antéislamique ; c'est que le savant allemand Frobenius avait déjà posé cette question dans une note au début du fragment qu'il avait lui-même recueilli. Ne serait-il pas utile d'examiner de façon méthodique les épopées d'Afrique occidentale pour voir ce que les différents peuples ont conservé des époques antéislamiques, et notamment de l'animisme ?*

Ch.S. : Oui, bien sûr, on peut repérer le substrat non-islamique dans nombre d'épopées qui, narrées actuellement, le sont souvent dans un contexte islamisé et il est intéressant d'étudier la façon de traiter le sujet de la narration, en fonction de cette situation et selon l'évolution historique de chaque population.

S.B. : *Vous vous êtes beaucoup intéressée à la dimension musicale, et vous faites observer l'importance de la musique pour l'ambiance de certaines parties de l'épopée, mais vous n'ajoutez pas de notations musicales. D'une manière générale, la plupart des chercheurs se contentent de commentaires et il y a très peu de transcriptions musicales, sauf dans le livre de Gordon Innes consacré aux épopées mandingues. Jadis, moi aussi, j'ai essayé de procéder à la notation du détail d'une épopée mvet fang camerounaise, et je dois reconnaître que ce n'était pas un travail facile. Dans la mesure où de nombreuses traditions chantées, lyriques ont été abordées à l'aide d'une notation musicale de très haut niveau dans le monde entier, ne serait-il pas utile de faire des expériences du même genre avec l'accompagnement et les interludes musicaux des épopées africaines ?*

Ch.S. : C'est un problème que nous avons évacué, dans nos éditions des Classiques africains, en insérant dans nos ouvrages des disques permettant d'entendre les enregistrements des textes présentés. Une telle solution reste problématique, car l'évolution technique en ce domaine fait que, au cours du temps, les disques ne sont plus adaptés aux appareils plus récents. Le recours aux transcriptions serait donc un bon moyen de préserver la dimension musicale de ces performances. Pour ma part, j'ai eu la chance de pouvoir sauvegarder ces enregistrements : j'en ai déposé des copies au CREM (Centre de Recherches en Ethnomusicologie de Nanterre) et les originaux à la BnF (Bibliothèque nationale de France) qui a ouvert un Centre pour la numérisation et l'archivage de ces enregistrements ; je

salue ici cette initiative de la BnF, qui est tout à fait précieuse pour la préservation des traditions orales, car les chercheurs peuvent y déposer leurs documents sonores, qui y sont numérisés et archivés, et on leur en fournit une copie digitale sur un disque dur ; ils disposent donc toujours de ces textes.

S.B. : *Dans quelle mesure le monde des créations verbales représente-t-il encore, pour la majorité des Africains analphabètes, l'art oral de tous les jours ? C'est-à-dire, la littérature qui s'exprime oralement au lieu de celle qu'on peut lire ? La question se pose d'autant plus que, grâce aux médias électroniques, la littérature écrite devient pas à pas de plus en plus accessible au plus grand nombre d'individus. Il suffit de penser aux diffusions radiophoniques et télévisées de représentations théâtrales, de poésies et d'ouvrages en prose...*

Ch.S. : Excusez-moi de ne pas être en mesure de répondre exactement à vos questions : je n'ai plus eu d'expériences africaines sur le terrain depuis quarante ans (j'en ai 88 !) ; j'ignore donc l'importance de l'impact, d'une part, de l'alphabétisation (qui a eu, bien sûr, ses répercussions sur l'accès à la littérature écrite et sa diffusion) et, d'autre part, de l'expansion des moyens audiovisuels jusqu'au fond des villages (qui permettent la permanence des productions orales) ; tout ce que je sais, c'est que, déjà, lors de ma dernière mission, la présence d'un seul poste de télévision dans un village perturbait les soirées : tous les voisins venaient dans la cour de la concession où se trouvait ce poste, au lieu d'organiser les soirées familiales où, traditionnellement, les conteuses pouvaient se produire. Et, il y a déjà des années, l'un de mes anciens étudiants burkinabés m'avait dit que, dans les villages de son pays, la télévision avait tué les soirées de contes. Reste à savoir si la télévision actuelle a des émissions consacrées à la diffusion de textes traditionnels et si la qualité de ces émissions permet la perpétuation de cette littérature. La télévision ne risque-t-elle pas de donner davantage l'occasion de s'exprimer à des artistes citadins – rappeurs, slameurs... – qu'à des griots ou poètes de formation traditionnelle, enregistrés dans leur environnement original ? Peut-être ? Mais je n'en sais rien, car je n'ai pas cherché à me renseigner à ce sujet.

S.B. : *Ici, en Hongrie, les recherches africanistiques ne disposent toujours pas d'une vraie base institutionnelle, et nous avons peu d'occasions de suivre les travaux qui se font dans les universités françaises. Pourriez-vous nous dire un mot de ce qu'y s'y fait, et de ce qu'est devenu l'héritage du groupe de recherches folkloristiques dirigé jadis par Geneviève Calame-Griaule, et aujourd'hui par Ursula Baumgardt ?*

Ch.S. : En fait, après l'équipe ERA 246 du CNRS, dirigée par Geneviève Calame-Griaule, qui s'intéressait exclusivement au genre du conte, le groupe a évolué ainsi que la formation scientifique du CNRS à laquelle il appartenait. C'est devenu, depuis 1994, le LLACAN (Langage, langues et cultures d'Afrique Noire), dont les activités sont majoritairement dédiées à la recherche linguistique mais qui comporte aussi une importante équipe

qui se consacre à la littérature ⁵. Mais il y a aussi un enseignement des littératures africaines à l'INALCO et, dans ce cadre, des étudiant-e-s prennent parfois comme sujet d'études, pour leur Master, la transcription et la traduction de textes traditionnels. Malheureusement, peu de ces travaux sont ensuite publiés, mais les polycopies peuvent être consultées à la bibliothèque de l'INALCO.

S.B. : *Vues depuis l'Europe centrale, de nombreuses maisons d'édition françaises soutiennent la publication d'ouvrages spécialisés dans le domaine qui nous intéresse, ce que nous appelons en Hongrie la folkloristique : Karthala, L'Harmattan, Présence africaine, Gallimard, Le Seuil, Albin Michel, mais aussi les universités et le CNRS. Il n'en a sans doute pas toujours été ainsi. Comment jugez-vous l'évolution de cette production ? Rencontre-t-elle des problèmes ? D'autre part, quels sont les sujets qui, selon vous, semblent se développer ou qui, au contraire, sont absents ou trop peu traités dans cette production de livres que moi je considère comme extrêmement riche ?*

Ch.S. : Mes premières publications n'ont pas été confiées à Karthala, qui n'existait pas encore à l'époque ; Karthala date de 1980 alors que *Silâmaka et Poullôri* a paru en 1972 et *La Geste de Ham-Bodêdio* en 1976. Les Classiques africains étaient, à l'époque, le seul moyen de publier des textes africains en version bilingue (j'ai souvenir que même Présence africaine ne publiait que des textes en français !). La collection avait été fondée en 1964, très peu de temps après la proclamation des indépendances, par un groupe d'universitaires : anthropologues, linguistes, musicologues, avec pour projet de constituer un thesaurus des grands textes traditionnels africains. On en est à ce jour à 37 volumes publiés. Si, par la suite, j'ai confié mes ouvrages à Karthala, c'est surtout par souci d'équilibrer la représentativité des littératures africaines dans la collection et de ne pas sur-représenter la littérature peule (il y en avait déjà cinq volumes parus) ; par ailleurs, Karthala avait une collection consacrée aux littératures, dirigée par un collègue linguiste lui-même spécialiste du peul...

Certes, les diffuseurs se sont multipliés, mais je dois dire que, si Karthala fait un travail d'édition très sérieux, j'aurais quelque réticence concernant L'Harmattan où j'ai pu constater dans les ouvrages parus des négligences stupéfiantes comme, par exemple, dans l'impression, les lettres crossées du peul, toutes remplacées par un petit rectangle blanc !... Il n'y a manifestement pas de relecture des épreuves : abondance de coquilles, d'omissions, etc. C'est vraiment dommage, d'autant plus que c'est une maison d'édition qui a des antennes en Afrique.

Globalement, on doit saluer le développement des organes de diffusion de ces sujets concernant l'Afrique dans tous les domaines (sociologique, historique, politique, religieux, littéraire). Mais je ne suis pas en mesure

⁵ Voir : <https://llacan.cnrs.fr/>

de m'étendre sur la situation de la « folkloristique française », comme vous le souhaitez.

S.B. : *Pour finir, je vous prie de nous esquisser vos projets pour l'avenir. Dans une de vos lettres, vous me disiez combien de choses il vous reste encore à élaborer, préparer, éditer...*

Ch.S. : Ce qu'il me reste à faire, c'est terminer la saisie des textes qui traînent encore dans mes tiroirs pour compléter les archives que j'ai remises à la BnF. J'ai en effet retrouvé des photocopies de poèmes religieux transcrits en caractères arabes, qu'Alfâ Ibrâhîm Sow me faisait retranscrire en caractères latins et traduire, lorsque je préparais le diplôme de peul et qu'il était le « répétiteur » rattaché à l'enseignement de cette langue.

S. B. : *En vous remerciant chaleureusement de cet entretien, je vous souhaite, Madame Seydou, des années riches en publications d'ouvrages sur le folklore peul et, naturellement, une bonne santé. Je vous suis reconnaissant de m'avoir accordé cet entretien et d'avoir accepté de répondre à mes questions.*

Ch.S. : Et moi, je vous remercie grandement d'avoir entrepris la traduction en hongrois de cette épopée africaine qui est l'une des plus connues dans le milieu peul, et de faire ainsi connaître à l'extérieur de l'Afrique la richesse de cette littérature orale. Mais je vous prie aussi d'excuser mes carences... Je n'ai pu répondre à toutes vos questions et je regrette de n'avoir pu toujours satisfaire votre curiosité. J'espère que vous pourrez encore poursuivre vos investigations en ce domaine.